

nable pour obtenir ce qu'elle souhaitait, j'ai bien envie d'apprendre à monter à cheval.

— Je l'envierai au manège, mon cher amour ; je ne veux rien refuser à la marraine de mon fils.

— J'aurais aussi envie d'un petit king-charles.

— Tu l'auras, ma bien-aimée.

— Ou plutôt d'un bichon de la Havane.

— Choisis ce que tu voudras, chérie. Mademoiselle Kammer te mènera demain chez Lafargue. C'est le mieux assorti de tout Paris.

CHAPITRE III

OU L'ON JETTE UN REGARD SUR LE FOS INTÉRIEUR DE LIONEL.

« Que les filles sont sottes ! disait Lionel, retiré dans un coin du salon, le soir même du jour où commence ce récit. Il me tarde bien qu'Hubert grandisse ; au moins nous jouerons ensemble aux billes, à la toupie, à la balle au mur, au cheval fondu... au cheval fondu, surtout ! Mais que peut-on faire de ces péronnelles ? »

Le pauvre garçon s'ennuyait à périr. S'il était débarrassé pour le moment des tiquineries d'Hubert, des *chut* sans fin de dame Barbe, et de tout cet ensemble assommant qui constituait le domaine de la *nursery*, en revanche, il était condamné à entendre les chuchotements insipides des fillettes.

« Sais-tu, ma chère ? »

— Non, ma chère ! »

Et l'on discourait longuement sur le chapeau de Mathilde, qu'on avait rencontré au Panorama des Champs-Élysées, sur la polonaise de Thérèse, sur le chignon de Madeleine ou les boucles d'Antoinette, etc., etc.

Après le dîner, les *péronnelles*, nom fort irrespectueux par lequel Lionel désignait les jeunes filles en général, et ses cousines en particulier, s'étaient partagées comme d'habitude en deux camps.

Les grandes, d'un côté du salon, entouraient une table ronde sur laquelle étaient posés leurs élégants ouvrages au crochet, au fillet ou en tapisserie.

Cela faisait une contenance qui plaisait aux regards paternels.

M. Darsy, l'homme de travail et de sérieux labours, détestait voir des mains féminines inoccupées ; mais s'il avait été en état de comprendre quelque chose à ces petits travaux, qualifiés d'œuvres de fée par une mère trop indulgente, ou par les aimables commensaux de la maison, il aurait vu que cela n'avancait guère, que l'arabesque ou la rosace d'aujourd'hui ressemblait terriblement à celle d'hier, ou mieux encore qu'une tapisserie à peine ébranlée avait disparu, pour faire place à une autre d'un genre tout différent.

Mais M. Darsy n'avait pas le temps de scruter de pareils mystères ; la plus grande partie de ses journées se passait dans son cabinet, et il était obligé de s'en remettre complètement à sa femme pour l'éducation de ses filles.

C'était là un grand malheur. Madame Darsy était une nature frivole, incapable de rien prendre au sérieux. Pour elle, bien élever ses enfants c'était soigner à l'exès leur

santé, leur chevelure, leur teint, leur toilette, leur toilette surtout.

Mais le cœur à former, la conscience à éclairer, la raison à développer, la volonté à diriger vers le bien, et à éloigner du mal, l'âme à imprégner, des qu'elle s'éveille à la connaissance des choses, de vérité, de droiture, de notions claires touchant le bien et le mal, la pauvre femme n'y songeait seulement pas.

Élevée elle-même par une mère frivole, elle transmettait ce qu'elle avait reçu. Sa religion consistait en pratiques de routine, qu'elle faisait suivre à ses enfants : on ne manquait pas la messe le dimanche, on respectait généralement le maigre des jours d'absence, on envoyait des sommes considérables au bureau de bienfaisance à l'entrée de l'hiver ; tout cela était bien et louable sans doute, mais l'essence du christianisme, cette moelle saine et vigoureuse qui relève les débiles et soutient les forts, on ne la connaissait pas.

Madame Darsy allait jusqu'à faire répéter parfois le catholicisme à ses filles au moment de leur première communion ; elle en savait peut-être encore la lettre, mais à coup sûr elle n'en avait jamais compris l'esprit, et on l'aurait sérieusement embarrassée en lui demandant pour quelle fin l'homme avait été créé.

CHAPITRE IV

SOIRÉE INTIME À L'HOTEL DARSY.

Cependant Lionel, pour qui la table ronde ne gardait pas de place, ni la lampe de rayons, avait fini par se glisser, lui et son livre, dans le coin des *petites*, qui, assises toutes trois sur un grand canapé de satin de Chine noir et rose, leur poupée entre leurs bras, jouaient à la *madame*, cherchant à imiter dans leur conversation le ton des sœurs aînées, et mieux encore celui des visitueuses.

Elles l'observaient au jour de leur mère, dans un petit salon séparé du grand par une portière, et où elles parvenaient à se maintenir à force de silence et de tranquillité.

Cet autre groupe aurait paru aussi insupportable à Lionel que le premier, sans la perspective d'une très-prochaine délivrance.

À neuf heures précises, Betsy, la bonne anglaise, passerait discrètement son long nez et ses longues dents, par la porte entrouverte, pour appeler les jeunes *misses*, tandis que les *young-fraulein*, — le groupe des grandes, — ainsi nommées en raison de leur gouvernante allemande, ne disparaissaient qu'à dix heures, heure du coucher de notre héros, lequel s'en allait tout seul, sans tambour ni trompette, ne regrettant personne et ne manquant à personne non plus.

Il y avait bien un peu beaucoup de sa faute, dirions-nous, dans cette indifférence générale à son égard. Pétulant, et malin comme un singe, il ne perdait pas une occasion de se moquer des mines et des prétentions des *young-fraulein*, et de jouer quelque bon tour aux *little misses*.

Aussi madame Darsy ne manquait-elle pas de se plaindre douloureusement à son mari de la peine que lui donnait Lionel.

« Précisez, ma chère, disait alors M. Darsy, de son ton bref ; vous savez que je n'aime pas les accusations vagues. — Eh bien ! mon ami, tout à l'heure, en entrant dans la